

—Mais nous ?

—Vous ? vous resterez ici pendant ce temps-là. Nous allons réunir nos petites épargnes, j'irai d'abord à Nantes, puis à Châteaubriant, là je verrai le père et la mère de Beauregard, puis j'irai, si je puis, ajouta le Potard en souriant, jusqu'à certaine ferme de notre connaissance...

—La Frésaisie, murmura Beauregard, déjà ravi.

—Justement, mon brave, et je tâcherai d'y voir certaine jeune personne à laquelle je donnerai de vos nouvelles...

—Elle en a déjà, dit Beauregard, étourdiement.

Jean n'avait pas achevé ces paroles que ses deux compagnons se levaient effrayés. Le Potard, surtout, ouvrait des yeux extrêmement inquiets.

—Comment, s'écria-t-il, comment Françoise Dugast a-t-elle pu savoir de vos nouvelles ?

Beauregard pâlit.

—Parce que j'ai écrit, murmura-t-il.

Le Potard et Rouget poussèrent à la fois un cri de frayeur.

—Comment, dirent-ils, vous avez écrit à la Frésaisie ?

—Oh, dit Jean, je n'ai envoyé qu'une fleur, et je n'ai rien ajouté, pas une ligne, pas un mot.

—C'est égal, dit le Potard avec accablement, nous sommes perdus !

—Pourquoi ?

—Qui nous assure que les parents de Françoise garderont le secret. La lettre ne sera-t-elle pas vue ?

—Mais puisqu'il n'y a rien ?

—Le timbre seul de la poste ne suffit-il pas à montrer où nous sommes ?

Cette simple réflexion bouleversa Beauregard, qui comprit alors toute l'étendue de sa faute.

—Mes chers amis, s'écria-t-il, excusez-moi ; je ne croyais pas si mal faire, et je souffrais trop.

Il y eut un moment de silence penible. Puis, Rouget et le Potard reprirent leurs places auprès de leur ami, et Eugène dit avec résolution :

—Nous vous excusons, mon pauvre ami, à cause de votre amour pour cette jeune fille, mais il faut agir vite... Quand avez-vous écrit ?

—Il y a huit ou dix jours.

—Nous n'avons pas de temps à perdre pour nous sauver.

—Mais que faire ?

Il y eut un nouveau silence, puis Rouget reprit la parole :

—Il faut avant tout, dit-il, chercher une cachette.

—Comme tu faisais autrefois ?

—Oui, c'est mon avis.

—C'est aussi le mien.

Beauregard n'osait plus donner son opinion ; il craignait d'avoir, pas son imprudence, livré ses amis, et il demeura silencieux et accablé.

Mais le Potard tenait à sa première idée, autant pour faire plaisir à Beauregard dont il connaissait les secrets sentiments depuis leur conversation sur la colline, que pour satisfaire son propre désir.

—Il faut aussi que j'aille au pays, dit-il, voir si la lettre de Jean est arrivée ou si on l'a saisie, et s'il y a moyen de revenir chez nous.

—Tu as raison. Il faut que tu partes au plus vite.

—Dès demain, si vous voulez.

—Il faut d'abord trouver la cachette à nous trois.

—Tu connais mieux le pays que nous.

—C'est vrai. Nous irons demain en campagne et, après-demain, je partirai.

Ici, Beauregard crut devoir intervenir.

—Comment nous préviendrez-vous si tout va bien et si nous pouvons retourner au pays ?

—Je vous écrirai, répondit le Potard.

—Ce sera peut-être dangereux encore.

—Eh bien ! je ferai comme vous, Beauregard ; je vous enverrai une fleur.

Rouget se prit à rire :

—Une fleur ! dit-il, il n'y en a plus au pays d'Anjou.

—Eh bien ! je vous enverrai une feuille.

—C'est cela ; une feuille de chêne ; ce sera le signe du départ.

Et ces hommes simples, primitifs, n'ayant aucune idée des obstacles qu'ils devaient rencontrer, se félicitèrent, se serrèrent les mains et se réjouirent comme si déjà leur retour était assuré.

De la lettre de Jean Beauregard et de la faute qu'il avait commise, il ne fut plus question et l'on acheva la soirée en avançant le travail de la cuisinière, en plumant toutes les bécassines du Potard.

Le lendemain, dès l'aube naissante, Rouget et Beauregard allèrent prévenir leurs amis du *Cormoran* et de *Saint-Guenolé* qu'ils n'iraient pas au chantier ce jour-là ni le jour suivant.

Grand fut l'étonnement des matelots qui n'avaient encore jamais vu les deux compagnons se déranger une heure.

—Vous êtes donc malades ? demandèrent-ils.

—Non.

—Alors vous avez quelque grave affaire ?

—Peut-être. En tout cas nous ne pouvons venir, et vous nous excuserez bien pour vingt-quatre ou quarante-huit heures.

—Vous avez tant travaillé cet été que vous avez bien le droit de vous reposer aujourd'hui.

Vers cinq heures du matin les deux amis rejoignaient le Potard, mangeaient leur soupe et ils partaient ensuite tous les trois à la recherche de ce que Rouget appelait une "bonne cache."

Le Potard était plein de confiance.

—Nous allons trouver cela, disait-il gaiement, dans la partie de l'île que je connais, et je jure bien que ni le vieux Michel, ni Jaberg, ni Moreau, ni personne, ne pourra nous trouver là.

En sortant de la ville, les trois compagnons se dirigèrent vers le Nord-Ouest, traversèrent d'abord quelques bois et entrèrent ensuite dans une région plate, aride et désolée.

Bientôt un chaud soleil d'automne vint faire miroiter les vieilles salines et étinceler le sable des dunes. Ce n'étaient partout, à perte de vue, que petits ajoncs serrés, et courtes broussailles, d'où s'échappaient des lapins.

De temps à autre, les trois compagnons étaient obligés de tourner un marais salant, abandonné depuis longtemps, mais qui gardait encore son rectangle régulier, avec ses petites levées d'argile d'où s'enfuyaient, avec de grands cris, des nuées de bécassines et de mouettes aux ailes blanches.

Il n'y avait nulle trace d'habitation.

De ces contrées rendues infertiles par un ras de marée l'homme avait fui.

C'est à peine si de temps à autre, sous quelque fougère ou quelque genêt, le pied rencontrait une brique effritée ou heurtait un vieux pan de mur caché sous un lierre à demi-desséché.

Vers dix ou onze heures, la chaleur devint insupportable.

De tous côtés, les trois voyageurs voyaient fuir des couleuvres aux anneaux étincelants ou de magnifiques lézards verts qui laissaient leurs traces sur la boue grise des salines.

Devant eux s'élevaient comme de petites montagnes dont ils se croyaient tout proches, bien qu'ils en fussent encore assez éloignés. Au-dessus de ces collines, on voyait briller au soleil les plumes argentées des goélands.

Le Potard désignait ce point comme le but de l'excursion.

—Là est la mer ! disait-il.

Rouget se frayait facilement un chemin, habitué qu'il était depuis de longues années à traverser les broussailles et les marnières.

Le Potard, qui connaissait le terrain, marchait aussi très vite.

Mais Beauregard avait peine à suivre ses amis. Ce grand garçon, si fort, si bien découplé, n'était pas rompu aux exercices violents, et de temps en temps, à la grande joie du Potard et de Rouget, il glissait sur l'herbe courte et luisante et s'étendait tout de son long.